

* * *

Nous sommes en plein automne, dans ce mois sombre et pluvieux si bien choisi pour le mois des morts. Cependant c'est un mois plein de sublinités. Voyez ce pèlerin qui chemine vers le but qu'il s'est marqué : sans doute son œil interroge l'horizon lointain, il contemple les paysages qu'il côtoie ; mais quelquefois aussi, il s'arrête et, se retournant pour mesurer la route parcourue, il songe avec attendrissement aux hôtes qu'il a laissés derrière lui pour ne plus les revoir. Pourquoi ne pas suivre son exemple ?

Il y a tant de mois dans l'année pour les plaisirs, pour les fêtes, pour les affaires, pour tout ce qui occupe, intéresse, divertit les vivants, n'est-il pas bon qu'il y en ait un exclusivement réservé aux morts ? Ah ! dans notre époque surtout, nous ne portons pas assez longtemps le deuil des personnes qui nous ont été chères. On vit si vite, les journées s'écoulent si rapides sur les rails du travail ou sur les ailes du plaisir, qu'à peine après avoir rendu les derniers devoirs à ceux qui ne sont plus, ils deviennent presque pour nous comme s'ils n'avaient jamais été. La vie d'aujourd'hui, avec la presse, la vapeur, l'électricité, et aussi avec cette passion du luxe, ce goût effréné de jouissances, cette soif du lucre qui en est la suite, ressemble à un champ de bataille où l'on n'a plus le temps d'enterrer ses morts. Pourtant ces morts vous ont bien aimés : De l'autre côté du temps, — ce faible ruisseau qui nous paraît un grand fleuve, — ils vous aiment encore. En effet, l'amour, — c'est le livre qui ne trompe pas qui l'a dit, — l'amour est plus fort que la mort, l'amour d'un père pour son fils, d'une mère pour sa fille, d'une sœur pour son frère, d'une épouse tendrement aimée, qui manque au foyer solitaire, pour celui qu'elle y a laissé et qu'elle attend sur cette couche funèbre où il viendra dormir avec elle son dernier sommeil !

On leur apporte des couronnes et des prières. Rien de plus touchant que ces parents, ces amis agenouillés de tous côtés sur les sépultures de ceux qu'ils ont aimés, et, la tête inclinée sous le poids de leurs pensées, tantôt conversant avec eux, tantôt repassant dans l'amertume de leurs souvenirs les années écoulées, et puis élevant leur cœur vers Dieu. Voyez cette mère, elle vient apporter à sa fille, enlevée dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, comme la pâquerette des champs que le tranchant de la faux rencontre, un bouquet des fleurs qu'elle aimait.

* * *

Nous sommes loin de prétendre qu'il n'y a pas à Montréal des vices profonds qui engendrent la misère. Tous les jours du haut de la chair et dans les journaux nous entendons flétrir l'ivrognerie, le luxe extravagant et autres plaies qui s'épanouissent dans notre bonne ville et rongent notre société.

Mais à côté de ces sombres tableaux n'oublions pas que nous avons continuellement sur les yeux des spectacles bien propres à nous consoler.

Il ne se passe pas de semaines que nous ne voyions quelques-unes de ces belles fêtes de la charité organisées par des personnes dévouées dont le zèle admirable enfante des prodiges. C'est là que toutes les classes, toutes les nationalités, toutes les croyances, s'unissant dans un même but qui est le soulagement de l'humanité souffrante, se tendent la main, réunissent leurs efforts, et font appel à la bonne volonté de tous.

Toujours ces appels sont entendus et les centaines d'institutions de Montréal trouvent ainsi dans la charité individuelle, les moyens d'accomplir leur mission qui est de faire le bien.

Les lignes qui précèdent nous sont inspirées par ce dont nous avons été témoin au grand dîner au

profit des aveugles de de l'asile Nazareth, donné mercredi soir, par les dames patronesses de cette institution.

Près de cinq cents citoyens étaient venus là pour accomplir un devoir, mais une bonne action est toujours récompensée, et cette fois la récompense ne s'est pas fait attendre. Le menu était délicieux, et les vins exquis, et le tout était servi par tout ce qu'il y a de grâce, de jeunesse et de beauté dans notre ville. Nous pourrions même nommer de jeunes personnes qui sont venues de certaines campagnes éloignées, pour apporter à cette œuvre leur concours précieux.

Après le repas, les jeunes aveugles, pour remercier leurs bienfaiteurs, donnèrent un concert, et les honorables messieurs J. A. Chapleau, Honoré Mercier et Onésime Loranger couronnèrent cette belle soirée par des discours comme tous trois savent en faire.

FERNAND.

CAUSONS....

Ne vous arrive-t-il jamais de sentir comme une crispation qui vous étreint à la gorge, votre sang se précipite brûlant dans vos veines ; votre poitrine devient lourde et ne peut que difficilement se prêter aux battements saccadés et fiévreux de votre cœur.

Vous êtes impatients, inquiets, nerveux ; vous voulez tout et vous ne voulez rien ; vous voyez une montagne où il y a un grain de sable, un océan où il y a une goutte d'eau, — vous êtes malades.

Vous ne savez de quel nom appeler ce flux et ce reflux imprévus de la nature qui vous montent la tête, qui vous grisent : fièvre ou délire, votre cœur se gonfle, bont, déborde : tout une nouvelle puissance se révèle ; un peu plus et vous le croirez capable d'enflammer l'univers, tant vous y sentez bouillonner de feu, d'animation, de vie.

Alors, bride sur le cou, vous lancez votre imagination, trop avide, dans le pays enchanté des chimères.

Vous faites mal, bien mal.

Vous ne rapportez toujours de cette course aérienne que des rêves inusés, des idées vides, des projets dont la réalité est impossible ; ce qui rend toujours odieuse la désillusion qui suit.

Je vais quelquefois dans le monde, — quand j'y suis invitée, — j'y vois et j'y apprends des choses qui m'étonnent et m'effraient à la fois pour l'avenir prochain. Or, il est vilain, méchant, rempli d'intrigues pour le désenchantement complet, la défaite entière de tout ce que l'esprit conçoit de grand, de bon. Il plaît à faire tomber les rêves, il rit et s'amuse en les brisant : la galerie applaudit.

Et ce ne sont pas les expérimentés qui battent des mains ; ils restent ébahis, surpris, glacés. Ce sont les *novices*, les jeunes, qui font le plus de tapage.

Oui, nous, les jeunes ; vous et moi.

Eblouis par les lumières brillantes de quelques salons en fête ; entraînés par la musique délirante d'une valse ou d'une polka ; enivrés, extasiés, ou mieux, abasourdis par un premier succès ardemment remporté, nous croyons tenir déjà le haut du pavé, nous marchons solennellement sur les brisées d'autrui.

Tout ce qui n'est pas léger, frivole, est suivant nous, peu digne d'attention généralement ; *grave, sérieux*, c'est une source à laquelle on va quelquefois boire par convenance, mais cette eau semble trop pure : elle ne désaltère pas suffisamment.

Il faut du brillant, du clinquant ; c'est notre gloire à nous, jeunesse qui promet. Frais minois et taille élégante, chiffons et dentelle, voilà les bornes

de notre savoir comme de notre ambition, — voilà ce qu'on admire, voilà ce qu'on envie !

* * *

Et vous nous croyez francs, sincères, parce qu'on s'en va bras-dessus, bras-dessous ! Savez-vous comment on s'aime dans le monde ? Par intérêt : on étouffe en secret l'ami qu'on embrasse.

J'avais pensé souvent qu'on ne marchait droit et ferme qu'autant qu'on sentait sa main tenue par une autre main, son cœur serré près d'un autre cœur. Sottises que toutes ces illusions. Les amis du lendemain valent autant, valent mieux même que ceux de la veille : ils seront aussi contents et ont pour eux l'avantage d'être moins connus.

D'ailleurs on m'a convaincue que

“ L'amitié est un mot qu'on apprend et qu'on oublie.”

Je le crois.

C'était le soir du premier beau jour d'un printemps hâtif. Le calme avait succédé aux mille bruits d'une journée laborieusement employée dans notre bonne ville industrielle.

Accoudée sur ma fenêtre, fatiguée par les vives émotions du jour, encore légèrement émue et quelque peu heureux, je sentis mes paupières s'alourdir ; j'oubliai pour un instant le monde entier, et, profondément endormie je fis le plus délicieux des rêves.

Je crus entendre une voix, douce comme celle d'une ange, murmurer timidement mon nom pour une première fois, une main délicate pressa tendrement la mienne, des cheveux blonds, soyeux, profanés par la brise vinrent caresser mon front heureux : une fièle compagne s'appuya librement sur moi.

Devant notre regard étonné se déroulait le plus enchanteur des panoramas. Invitées, entraînées par un sentiment de curiosité bien légitime, nous fîmes quelques pas, nous poussâmes à l'aventure.

D'abord, nos pieds glissaient sur le gazon, l'air était rempli de délicieux arômes : tout respirait beauté, jeunesse, fraîcheur. Nous ralentîmes souvent notre marche. Tantôt, c'était pour écouter de plus près le chant d'un oiseau qui avait mélodieusement charmé notre oreille ; d'autres fois, c'était pour porter à nos lèvres des fleurs imprégnées de parfums, pour en attacher à notre corsage, pour en mêler à nos cheveux.

Puis, notre route se trouva soudainement blassée par des sentiers étroits, vilains, rocailleux, difficiles. La crainte s'empara de nous...

Nous nous serrâmes plus près l'une de l'autre, et nous nous y engageâmes. Nous errâmes longtemps, de longues heures, de longs jours peut-être, non sans faire pourtant des haltes fréquentes. Ici, c'était un mont que nous avions à gravir, là un ravin qu'il nous fallait traverser, plus loin, des obstacles à franchir nous attendaient encore. Mais toujours en se donnant la main, toujours en confondant nos souffles, nous avançons.

Lorsque nous nous arrêtâmes harassées, nos pieds étaient meurtris, nos fronts étaient courbés, nos cheveux étaient blanchis.

Nous venions de traverser le temps.

Assises sur le bord du chemin, l'âme et les mains remplies de souvenirs cueillis sur la route, nous nous mîmes à feuilleter le livre de notre vie. Que de baisers marquèrent chacune de ses pages ! Nous les effeuillâmes une à une ces roses conservées entre les feuilles jaunies, par le caprice du temps ! Nous en plaçâmes précieusement chacune des pétales sur nos cœurs vieillissants et tremblants !

Nous attendîmes... Nos jours étaient comptés...

Tout à coup, je sentis la main ridée de ma compagne trembler dans la mienne, un frémissement étrange parcourut mon être entier...